



15-21 SEPTEMBRE 2012
**LA SEMAINE
DES PATRIMOINES
D'ÎLE-DE-FRANCE**

CATALOGUE D'EXPOSITION

PAYSAGES
D'ÎLE-DE-FRANCE
**PERSISTANCES/
MUTATIONS**

Conseil régional d'Île-de-France
Unité Société
Direction de la culture, du tourisme, des sports et des loisirs
Service Patrimoines et Inventaire
115, rue du Bac – 75007 Paris
Tél. : 01 53 85 78 34

Conception graphique : Rampazzo & Associés - Photographie de couverture : © Laurent Kruszyk, photographie, Région Île-de-France.

 **île de France**

AVANT-PROPOS

C'est à un arrêt sur images original que nous invite cette très belle exposition consacrée aux « Paysages franciliens » conçue par les photographes du service Patrimoines et Inventaire du conseil régional dans le cadre de la 1^{re} édition de la Semaine des Patrimoines d'Île-de-France. Original parce que cette carte blanche propose de décentrer notre regard sur l'évolution des structures paysagères franciliennes sous l'assaut de l'urbanisation accélérée du territoire, là où cette évolution est aujourd'hui en action. D'où le parti pris de l'observation : au-delà de la couronne urbanisée, dans des zones de lisières et de frontières, là où se rencontrent, s'affrontent, s'interpénètrent l'ancien et le nouveau. Ou pour être encore plus précis : là où des paysages déjà construits, transformés, héritiers d'une évolution séculaire et de structures économiques et sociales patiemment façonnées, connaissent une nouvelle transformation qui provoque une métamorphose nouvelle du territoire.

Original parce que ce qui était perçu comme traditionnel, voire naturel, ne l'est pas. Ce qui est vécu comme rupture n'est qu'une forme nouvelle. Ce qui change, c'est la vitesse, la rapidité qui fait rupture et donc la dureté, la violence imposée au territoire.

Original parce que l'intérêt des regards photographiques proposés est de donner à voir ce qui se joue par cette confrontation entre les permanences d'une tradition finalement installée depuis peu et des mutations en constantes reprises. Surtout, les images présentées ne se prononcent pas. Elles portent témoignage d'un moment, d'un équilibre. Elles laissent le spectateur libre de conclure sur les conséquences économiques, sociales, culturelles de ce qu'elles montrent. Dans le bouillonnement d'idées né du SDRIF Île-de-France 2030, elles permettent de poser un regard, forcément subjectif, sur des territoires, d'arrêter le débat et d'observer.

Original parce que cette exposition présente des témoignages évidemment arbitraires. Ils sont le résultat de choix individuels

de photographes qui connaissent merveilleusement notre territoire pour « l'avoir arpenté » depuis de très nombreuses années. En même temps, ils se veulent exemplaires des formes les plus évidentes de ces mutations, des formes qui s'incarnent dans ces territoires dits périurbains, faute de savoir mieux les nommer, territoires où se jouent les réalités des paysages franciliens du futur, territoires qui, volontairement, ont été choisis sous tous les horizons de l'Île-de-France.

Original parce que le travail photographique mené par Philippe Ayrault dans le département de l'Essonne se propose de mettre en évidence des seuils de friction, les lisières fluctuantes entre plusieurs mondes : celle de l'exploitation rurale face à l'extension pavillonnaire, celle liée à l'étalement urbain dans la vallée de l'Orge, dont les nouveaux lotissements opèrent la jonction avec la ville historique de Dourdan.

Original parce que le territoire photographié par Laurent Kruszyk, un territoire vaste qui s'étend d'Achères aux portes de Vernon, le long de la vallée de la Seine, souligne l'extraordinaire labilité du territoire francilien.

Original parce que la plaine de France photographiée par Stéphane Asseline marque la complexité d'une région où se juxtaposent espaces naturels et formes construites.

Original enfin car la Semaine des Patrimoines est un moment fort pour notre territoire qui nous force à nous interroger sur l'essentiel. Le paysage doit-il être seulement naturel ? Comment peut-on apprécier sa transformation à l'approche des centres urbains parsemés d'éléments de notre modernité ? Et si finalement la permanence était là, depuis des siècles dans le ciel d'Île-de-France, comme le montrent les images de Jean-Bernard Vialles ?

Jean-Paul Huchon
Président du conseil régional d'Île-de-France



L'ÉDEN PAYSAGER

« **C'est une matinée fraîche et je me mets à marcher de la grande ville et du grand lac bien connu au petit lac presque inconnu. En chemin, je ne rencontre rien d'autre que tout ce qu'un homme ordinaire peut rencontrer sur un chemin ordinaire.** »¹

Depuis que la mer et la montagne se sont retirées d'Île-de-France, n'y subsistent plus beaucoup de grands paysages naturels, du moins tels qu'en produit toute l'imagerie véhiculée par la carte postale. Nulle éminence où porter le regard, nul océan pour l'en délasser. Pas plus de relief découpé, de surplomb propice. La colline y est chétive, éparse, les vallées fluviales sont construites, l'alluvion s'érige le plus souvent en rives bâties qui occultent le cours des rivières et refroidissent les rêveries solitaires. Le relief opte pour la paresse, les points de vue sont chiches. Les archétypes naturels nous font cruellement défaut, et sans les labours ou les forêts sur lesquels parvient encore à s'accrocher notre imaginaire bucolique, nous serions vite tentés de balayer d'un revers de regard toute possibilité de paysage. Ici, il faut se rabattre sur les grands monuments (tour Eiffel, Arc de Triomphe, Champs-Élysées, châteaux...), ou chercher ailleurs dans le fonds iconique commun et parcellaire pour trouver de quoi satisfaire et rassurer le regard. La Défense, Auvers-sur-Oise, Disneyland Paris... Tous y pourvoient et compensent avec plus ou moins de bonheur. Mais ici pas d'alternative, le paysage est affaire de milieu habité.

NUL GRAND PAYSAGE NATUREL DONC, mais cela signifie-t-il nul paysage ? Ce serait oublier un peu vite la formule de Michael Jakob², pointant opportunément la présence du sujet dans l'équation paysagère, qui, additionnée à la nature – aussi infime soit-elle, aussi transformée soit-elle, aussi *culturelle* soit-elle –, produit le paysage. Pas de paysage sans

interaction nous dit-il, pas de paysage qui ne soit au fond révélé par celui qui le regarde. Et, dans le cas du photographe, par celui qui le produit. Mieux, selon Alain Roger³, « le paysage aurait d'abord été un tableau, avant d'évoquer un site naturel ». Et l'on peut effectivement se demander si représenter le territoire sous la forme de paysage ne peut être alors entendu « comme un processus culturel mais aussi politique, puisqu'il implique de proposer un point de vue, sur les différentes facettes du territoire, qui engage des enjeux esthétiques tout autant que sociaux, écologiques, économiques, historiques »⁴. Du paysage comme territoire bâti puis reconstruit par le regard, il n'y a qu'un pas, une flânerie.

AINSI DONC, LE PAYSAGE ne serait pas qu'affaire de « grand paysage », normé, sanctifié, rabâché, construit – forcément construit – mais en plus il faudrait tenir compte de qui porte le regard, puis interroger leur relation. Le paysage ne serait pas science de l'objet étudié mais ce rapport entre le sujet qui observe et l'objet observé. Le paysage comme théorie de l'observation. Qui oblige à apprendre, apprendre à regarder avec ses yeux et non plus seulement avec son histoire, son passé, ses habitudes, bref, comme dirait Bourdieu, un regard retranché de son capital culturel. Vœu pieux.

À L'OPPOSÉ DE CE TYPE DE « GRAND PAYSAGE », la région en propose une kyrielle que l'on pourrait appeler des « petits » paysages, des paysages bâtis, liés souvent aux usages, paysages des services (bureaux à la Défense ou Saint-Denis), paysages d'étendues de zi et zac, paysages des réseaux aux maillages complexes (nœuds routiers, ferroviaires, fluviaux, aériens), des paysages en lien, des paysages de cours d'eau retravaillés, calibrés, contenus et déployés par l'industrie, par les transports fluviaux, aujourd'hui par les activités de plaisance, des paysages industriels justement (ou

« désindustriels ») que viennent contraster ceux de l'agriculture en Beauce ou en Brie, paysages de villégiature, d'autres encore liés aux loisirs, à l'immigration sous toutes ses formes, intérieure et extérieure, paysages réorganisés par les flux incessants de la production, par les constructions et les reconstructions, paysages périurbains ou périruraux, selon l'axe du regard toujours lui, selon sa portée et son acuité, paysages-mouvements qu'il faut tenter de saisir désormais, rapides, circulatoires, paysages des transports, de la vitesse et de l'inéluctabilité des embouteillages, paysages saturés de signes que l'image doit débroussailler pour en recomposer les traits, en saisir le sens ? Des paysages plus concrets enfin, moins éthérés, sans doute moins éternels puisque peints par la main humaine, et dont on sait que la composition nous invitera, alors, à l'indulgence.

CE PAYSAGE FRANCILIEN est notre contemporain, le photographe impliquera le déconditionnement du regard – *d'un certain regard* –, le nécessaire retrait du présent qui, seul, permet sa contemporanéité. « La contemporanéité est une singulière relation avec son propre temps, auquel on adhère tout en prenant ses distances ; elle est très précisément *la relation au temps qui adhère à lui par le déphasage et l'anachronisme*. Ceux qui coïncident trop pleinement avec l'époque, qui conviennent parfaitement avec elle sur tous les points, ne sont pas des contemporains, parce que, pour ces raisons mêmes, ils n'arrivent pas à la voir. Ils ne peuvent pas fixer le regard qu'ils portent sur elle... »⁵ Le paysage devient gestation. Il naît et meurt avec nous. Il est le symptôme de cette préoccupation contemporaine que sont « la qualité du cadre de vie offert aux habitants, la mémoire et l'identité des lieux, les choix d'aménagement d'un territoire, les modes de production et de gestion de ce territoire »⁶. Il est culture et la culture est périssable. Il s'use.

UN ENSEMBLE DE PAYSAGES qui, parce que terriblement humains, seront tentés de vieillir avec nous, et qu'il faudra oser regarder vieillir, à la manière dont le photographe, disait Éric Chevillard⁷, nous regarde vieillir.

CAR LE « GRAND PAYSAGE » a cet avantage sur nous, c'est que lui ne vieillit pas. Prisonnier du cycle des saisons – la nature se recrée –, il n'entre pas dans l'histoire, et ce qui se regrette en lui, n'est paradoxalement pas sa jeunesse, on l'aime plutôt mûr, mais son arrogante éternité. Le paysage est ce qui ne devrait pas changer. Nous vieillissons en lui, mieux, il est ce à cause de quoi nous vieillissons. Rien de tel ici. Ici, nous vieillissons ensemble. Le paysage francilien ne peut se passer de nous. Impossible de ne pas immiscer l'œuvre humaine dans le tableau. Impossible de faire semblant. Impossible donc de ne pas prendre position. Le paysage devient enjeu, bataille à mener là où le « vrai », « le grand » paysage, rappelons-le, échappe à toute spéculation. Le vrai paysage est beau, point. Il est là pour couper le souffle. Qui pour critiquer les vallées de l'ouest américain du photographe Ansel Adams ?

LA TÂCHE DU PHOTOGRAPHE sera donc complexe. Parce que partie prenante du paysage qu'il photographie, il devra se méfier tout à la fois de son propre regard et des clichés que le paysage véhicule, interroger son propre point de vue au moment du saisissement, le mettre en balance avec les attentes qu'il en a, bref, il devra apprendre à voir ce que ses yeux regardent. N'est pas contemporain qui veut, c'est-à-dire celui « qui fixe le regard sur son temps, non pour en percevoir les lumières, mais l'obscurité »⁸.

LA NOTION DE DISTANCE intervient avec force : non pas celle, respectueuse, liée au paysage immaculé, éternel, une distance presque sacrée tout entière consacrée à l'élévation, mais bien la proximité

inconfortable de ces « petits » paysages, litanie déjà énoncée de territoires morcelés par la géographie autant que par les usages, et dont les transports en commun nous donnent matin et soir un aperçu fatigué. Le décor de notre quotidien.

PAYSAGES DE PROXIMITÉ, paysages paradoxalement plus durs à saisir tant le dessaisissement est requis pour voir ce qu'on a perdu l'habitude de voir. Tenter de se décoller du réel pour mieux l'appréhender, à l'instar de Persée, « qui, lui, ne tourne jamais les yeux vers le visage de la Gorgone, mais seulement vers son image reflétée dans le bouclier de bronze. Ce regard qui se pose sur ce qu'une vision indirecte est seule en mesure de lui révéler, c'est-à-dire une image capturée dans un miroir »⁹. Tenter de voir ces paysages qui se cachent dans l'ombre, ces paysages qu'une routine a usés jusqu'à l'indifférence, et que seule l'épaisseur du miroir permet d'appréhender.

ET C'EST ICI, ENFIN, qu'il faudra avancer avec prudence. Car il n'est pas nécessaire pour comprendre ces paysages d'opposer prosaïsme et contemplation, vieillissement et fantasme d'immortalité. Ici la nostalgie est malmenée, la perte fugace, c'est-à-dire que « l'écart entre ce que l'on voit et ce que l'on aurait voulu voir » se rétrécit, entre « ce qui ne saurait être vu et ce que l'on ne voit plus », se dissipe. Le paysage francilien est affaire de mouvement, et de mouvement rapide. Il sillonne entre les représentations, nous dépasse souvent, provoque l'incrédulité. Parce que, en échappant ainsi à l'analogie avec le grandiose, il peut échapper à la nostalgie d'un regard porté sur la modernité et ses effets : villages déserts, jachères, ruines industrielles, clochers orphelins ou silos cathédrales, etc. Et, même s'il n'échappe pas au processus de désindustrialisation, il brouille souvent les traces visibles qui en permettraient une précise lisibilité. Ici le paysage est mouvement, transformation, il devient flux puis sédi-

mente, la ville s'y étale en agglomération, l'agriculture s'y intensifie : il est la réalité mouvante de la région. Les dérives psychogéographiques des situationnistes remplaceraient simplement les flâneries solitaires, les promenades urbaines réveilleront le monumental au creux du quotidien. La voiture et le RER accéléreront le tout. Le paysage s'émancipe et devient le dispositif à l'intérieur duquel chacun interagit, à l'intérieur duquel chacun retrouve place comme sujet. Histoire et mémoires incluses.

« [...] **Je poursuivis ma route avec entrain, et, tout en allant de la sorte, il me sembla qu'avec moi, c'était, dans sa rondeur, le monde tout entier qui bougeait imperceptiblement. Tout avait l'air de marcher avec le marcheur : prés, champs, forêts, labours, montagnes, et jusqu'à la route elle-même.** »¹⁰

TÂCHE ARDUE, ON LE VOIT, pour les photographes, dont l'approche proposée tente de prendre en compte, de façon forcément parcellaire, ces aspects : ceux liés au quotidien, aux mouvements, aux sédiments et aux transformations. Ils proposent une vision sans doute plus prosaïque du territoire, interrogeant les grands clichés paysagers, pour s'attacher à voir ce qui n'est plus regardé. Voir pour réenchanter comme disait Heidegger, « le constat ardu de l'apparence ».

Philippe Ayrault
photographe, Région Île-de-France

⁷. Blog d'Éric Chevillard, <http://l-autofictif.over-blog.com/>

⁸. Giorgio Agamben, « Qu'est-ce que le contemporain ? », in *Nudités*, Paris, Payot & Rivages.

⁹. Italo Calvino, *Leçons américaines*, Paris, Le Seuil.

¹⁰. Robert Walser, « Voyage à pied » in *Vie de poète*, Paris, Le Seuil, traduction Marion Graf.

¹. Robert Walser, « Le Greifensee » in *Retour dans la neige*, Paris, Le Seuil, coll. « Points ».

². Michael Jakob, *Le Paysage*, Paris, Infolio.

³. Alain Roger, « Nus et paysages », Aubier, 1978, cité par Dominique Baquet in *L'Extrême contemporain*, Paris, Le Regard.

⁴. Raphaëlle Bertho, *Paysages sur commande. Les missions photographiques en France et en Allemagne dans les années 1980 et 1990*, thèse de doctorat d'histoire.

⁵. Giorgio Agamben, « Qu'est-ce que le contemporain ? », in *Nudités*, Paris, Payot & Rivages.

⁶. Jean-Marc Providence, introduction à l'exposition « Images/Paysages » pour le Conservatoire de l'agriculture (Compa), 2012.



PLAINE DE FRANCE
STÉPHANE ASSELINE



Chennevières-lès-Louvres, 2011.



Louvres, 2011.



Le Mesnil-Amelot, 2011.



Tremblay-en-France, 2012.



PAVILLONS EN ESSONNE
PHILIPPE AYRAULT



Roinville-sous-Dourdan.



Roinville-sous-Dourdan.

CI-CONTRE : Plessis-Saint-Benoist.





Breuillet.



Saint-Escobille.



Saint-Escobille.





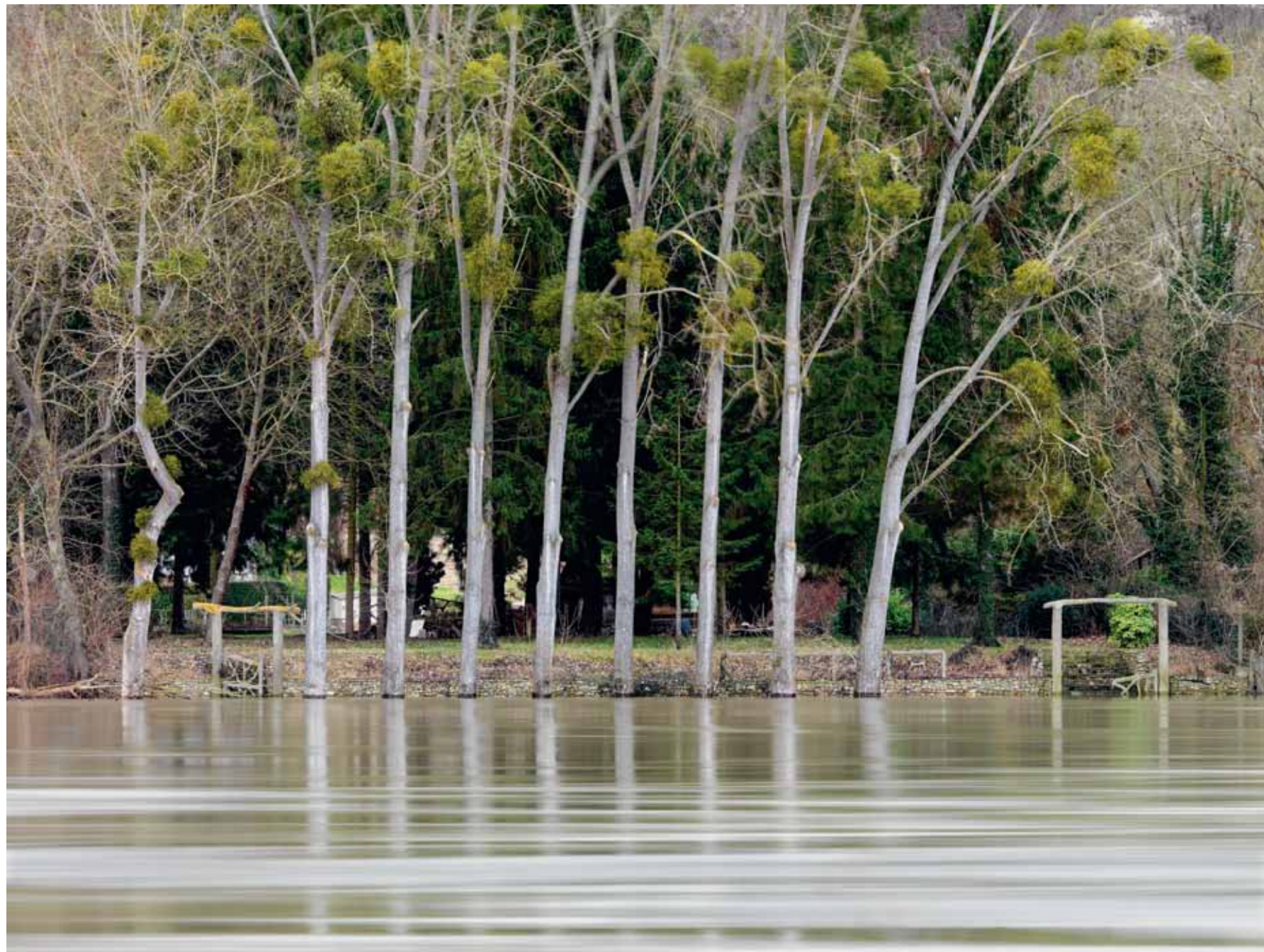
SEINE AVAL
LAURENT KRUSZYK



Duc-d'Albe sur la Seine à Moisson.



Falaises d'Haute-Isle depuis Moisson.



La Seine à Moisson.



Village de Vétheuil depuis Lavacourt.



Pont de Rangipont à Épône.



ROUTES EST DE PARIS
JEAN-BERNARD VIALLES

Modernité.



Champagne.



Route nationale.



Printemps.



PAYSAGES
D'ÎLE-DE-FRANCE
**PERSISTANCES/
MUTATIONS**

Exposition présentée, en visite libre, lors des journées
portes ouvertes du conseil régional d'Île-de-France,
les samedi 15 et dimanche 16 septembre 2012
au 31-33, rue Barbet-de-Jouy à Paris (7^e).
Catalogue gratuit.